

## Quelle littérature dans la culture d'aujourd'hui?

Denis Saint-Jacques

Volume 6, numéro 3, décembre 1973

La littérature dans la culture d'aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500294ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500294ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Jacques, D. (1973). Quelle littérature dans la culture d'aujourd'hui? *Études littéraires*, 6(3), 345–351. <https://doi.org/10.7202/500294ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

# QUELLE LITTÉRATURE DANS LA CULTURE D'AUJOURD'HUI ? <sup>1</sup>

*denis saint-jacques*

L'enquête d'Alain Bergeron sur la lecture dans le Québec métropolitain ramène l'attention une fois de plus sur un fait habituellement admis et confirmé d'ailleurs par des enquêtes similaires en d'autres endroits: le grand public ne lit pas la grande littérature <sup>2</sup>.

Et pourtant l'enquête confirme tout aussi bien pour notre région une tendance commune des pays dits développés à la démocratisation de la lecture. Plus de 90% des gens lisent au moins des journaux, et plus de 50% consomment des livres; pourcentages impressionnants si l'on songe que les gens qui lisent le moins apparaissent aussi les moins instruits. Les éditeurs peuvent donc déjà voir un avenir rose se peindre devant eux où la scolarisation ayant répandu son influence sur l'ensemble de la société, tous seront lecteurs. Mais la grande littérature, celle qui se trouve marquée du sceau de la durabilité, pourra-t-elle survivre dans ce marché de consommation rapide qui se constitue déjà? N'est-elle pas éliminée d'entrée de jeu?

Une caractéristique se dégage dans les réponses recueillies par Alain Bergeron qui oblige à envisager très sérieusement la question: les lecteurs de Québec ne lisent à peu près pas d'auteurs québécois. Et qu'on n'aille pas non plus imaginer de leur part un attachement réactionnaire à l'ancienne mère patrie, ces lecteurs lisent aussi bien Agatha Christie, Han Suyin

<sup>1</sup> Commentaire à propos des *Habitudes de lecture des Québécois* d'Alain Bergeron, ISSH, Université Laval, Québec, 1973, 64 p.

<sup>2</sup> Pour la clarté de l'exposé on définira cette littérature comme l'ensemble des œuvres écrites possédant une valeur durable. Nous aurons à revenir plus loin sur cette définition recevable mais très idéologique.

ou Pearl Buck qu'Henri Troyat ou Guy des Cars. Pourvu que le livre se présente dans une langue qu'ils comprennent, la nationalité de son auteur semble assez peu leur importer. Si l'on se tourne maintenant vers la grande littérature dans les lieux où elle habite à Québec comme ailleurs, faculté de lettres, programme de l'enseignement public, classes de français des collèges, revues spécialisées, pages littéraires des journaux, on constatera un comportement tout différent : ici la nationalité est à l'honneur, elle donne la valeur, d'abord à la littérature québécoise, la nôtre donc la plus belle, en net progrès, ensuite à la littérature française, la plus belle donc la nôtre, qui maintient ses positions, et au reste, autres littératures nationales dont il faut savoir la langue pour avoir le droit de les lire, en position permanente de faiblesse dans un pays où les langues secondes font problème. Ces préoccupations de la grande littérature d'ici n'ont pas d'effet appréciable sur les comportements du grand public. On pourrait faire valoir que l'édition québécoise ne dispose pas d'un marché suffisamment important pour intervenir avec efficacité dans le domaine du livre populaire à bas prix ce qui expliquerait la mauvaise position des œuvres québécoises dans ce marché, mais les quelques opérations réussies dans ce domaine par les éditions de l'Homme prouvent plutôt le contraire ; on peut penser que ce sont les livres de littérature populaire qui manquent. Où sont les Agatha Christie, les Guy des Cars, les John le Carré, les Vonnegut québécois ? Nous n'en avons pas et, à vrai dire, on ne les cherche pas. Anne Hébert, Yves Thériault ou Marie-Claire Blais peuvent aller chez nous leur chemin dans les cours qui les accréditent comme en France Racine, Flaubert ou Sartre : la grande littérature est nationale, l'autre ne s'intéresse pas aux frontières.

Ceci pourrait inquiéter les gens sérieux qui mènent avec acharnement un important débat où d'un côté l'on affirme, « guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère », que doit nous intéresser ici avant tout ce que nous, Québécois, écrivons quelle qu'en soit la qualité, et où de l'autre, on se propose de rechercher la culture universelle dans les limites d'une seule littérature nationale toute française qu'elle soit. Idéologies réactionnaires toutes deux, la première romantique du droit des nations bourgeoises à disposer d'elles-mêmes, la seconde, qu'on peut, ma foi, faire remonter à Louis XIV, de

l'hégémonie d'une civilisation française autarcique. Il ne faudrait pas surtout s'imaginer que d'élargir la France à la Francophonie peut résoudre le problème, tour de passe-passe dont le côté néo-colonialiste ne laisse pas d'inquiéter, opération de manipulation nominaliste dont on ne constate pas pour le moment d'incidence réelle sur la lecture effective des œuvres présentées sous cette bannière.

Le lecteur québécois moyen pour sa part consomme des objets qui répondent à des critères assez précis pour être produits et distribués par des techniques qui en mettent le prix à portée du plus large public comme il en va pour les marchés français ou américain, il s'agit du reste à peu de choses près des mêmes objets. Le lecteur québécois moyen vit dans une économie de marchés supranationaux et il y achète suivant des catégories sans frontières qui semblent lui convenir. Il vit dans l'idéologie de consommation capitaliste internationale, cela lui donne au moins l'avantage de vivre à son époque, même s'il n'en reste pas moins aliéné. On devrait en tout cas s'intéresser davantage à ces lectures qui touchent plus de la moitié de la population dans la société industrielle contemporaine et que l'enseignement laisse dans ses marges sous divers vocables : sous littérature, para-littérature, littérature de masse, littérature populaire, etc. S'il y a une littérature qu'on lit et une autre qu'on enseigne, on peut se demander si la réconciliation entre les deux doit absolument se faire aux dépens de celle qui rejoint le plus de gens. On pourrait aussi poser la question d'une autre façon pour ceux que touche de façon plus aiguë le problème national : importent d'abord à la nation les intérêts du petit nombre, la grande littérature, ou de la masse, la lecture populaire ? Il ne s'agit pas de vanter les mérites de la science-fiction ou du roman d'amour, mais bien d'en parler comme de faits de culture à analyser. La condamnation d'esthète n'a jamais rien résolu, mieux vaut tenter de comprendre avant de juger.

Nous parlerons donc de littérature de masse. Ce beau mot « masse » risque pourtant d'introduire une confusion, car s'il indique bien que beaucoup lisent, il ne doit pas laisser croire qu'on lit massivement. En fait, les chiffres sont là pour nous le rappeler, le lecteur type qui prétend disposer de trois à six heures de loisirs par jour sans faire cas des week-end, congés

ou vacances ne lit de livres que deux heures quarante en moyenne par semaine, mais il consacre trois heures aux journaux, quatre heures au sport et au plein air et moins de cinq heures à la télévision, à ce qu'il prétend. La lecture de livres, si c'est bien là qu'il faut voir la littérature, apparaît comme une activité presque négligeable dans l'ensemble des occupations d'une personne normale. Une fois éliminé le temps consacré aux fonctions physiques du sommeil et de l'alimentation et celui que prend le travail, les loisirs proprement dits quoi qu'on prétende à notre époque n'occupent guère de temps, et dans l'ensemble de ces loisirs, la lecture elle-même en occupe assez peu. D'ailleurs il suffit de voir l'argent qu'on y consacre: une moyenne de \$14.26 par personne par année. On comprendrait que les éditeurs s'intéressent davantage à la lecture professionnelle ou éducative. Le consommateur dépense bien plus pour sa télévision, sa chaîne stéréophonique, ses skis ou même son journal. Voilà qui devient inquiétant. La lecture de masse sur laquelle on pourrait vouloir compter pour établir l'importance sociologique de la littérature risque de décevoir. On en arrive en fin de compte à ceci: beaucoup de gens lisent, mais très peu.

Mais il faut immédiatement rectifier cette affirmation: beaucoup de gens lisent très peu durant leurs loisirs. Pour ses activités normales, la société technicienne exige des hommes qui y participent qu'ils puissent lire. Et en effet, partout la scolarisation impose le plus tôt possible la lecture qui sera par suite utilisée pour toutes formes d'apprentissage. Une fois sa formation terminée, le travailleur arrive dans un marché où pour obtenir de l'emploi il faut normalement savoir lire. De plus en plus, on lit au travail, on lit pour le travail. Dans une bonne proportion, cela suffit à satisfaire le conditionnement imposé par la société; comme le remarque le rapport, il y a une faible activité de lecture de loisirs entre 25 et 60 ans: c'est au travail qu'on lit alors. En contrepartie, on remarquera que dans certaines catégories d'occupation, ménagères ou métiers divers plus précisément, on obtient des pourcentages de lecteurs et d'œuvres lues élevés par rapport à la moyenne. Ce genre de travail pratiqué par des individus dont la scolarisation est souvent assez poussée ne semble pas fournir suffisamment matière à lire. Dans l'ensemble, qui peut évaluer le

nombre de pages de circulaires administratives que lit l'employé moyen en société technocratique ? En fin de compte, on doit admettre que l'homme moderne lit de plus en plus et que la lecture a partie liée avec ce qu'on appelle le progrès. Mais, pour sa part, la lecture de loisirs n'apparaît dans cette perspective fonctionnaliste que comme une sorte d'opération à vide que l'homme pratique en vertu d'un conditionnement mal maîtrisé, de la lecture pour rien.

Mais il n'y a pas plus de lecture pour rien qu'il ne peut y avoir d'art pour l'art. Ce qui ne sert pas directement au bon fonctionnement économique de la société sert à autre chose. Ainsi une bonne part de la lecture de surplus pourra être redirigée vers l'information du citoyen. Les journaux ne fournissent somme toute qu'assez peu de loisirs, ils sont plutôt une source de renseignements nécessaires pour une vie sociale bien équilibrée. Le conditionnement à la curiosité intellectuelle, à l'apprentissage permanent que donne la scolarisation prolongée trouve là un champ d'action privilégié. La lecture des livres relève aussi pour une certaine partie de la recherche de l'information ; reste pourtant un résidu irréductible qui échappe à cette fonction : la lecture de loisirs véritable, la littérature<sup>3</sup>.

Que nous apprend l'enquête sur cette opération sociale résiduelle ? On pourrait d'abord remarquer que son activité est d'autant plus forte que le sujet lecteur est mal intégré socialement, femmes, jeunes gens, personnes âgées. Les pourcentages de l'enquête sont éloquents sur ce point et ils confirment là aussi des tendances connues. Personne ne trouvera bien audacieuse ni originale la proposition que la littérature permet d'obtenir sur le mode imaginaire des satisfactions que la vie concrète refuse. C'est dans cette optique que se révèle tout l'intérêt de la lecture littéraire de masse même marginale. Tant que jouent librement les mécanismes du marché, on peut arriver à connaître les désirs insatisfaits par un système social donné en étudiant sa littérature. À analyser ses lectures de loisirs, on doit connaître en creux une société dans ses

<sup>3</sup> On me pardonnera ou non de définir la littérature du point de vue du lecteur plutôt que du point de vue de l'écriture. La consommation détermine aussi justement un objet que la production.

manques. Et on peut se rendre compte maintenant de ce qu'il y a de dangereux dans la définition de la littérature par la durabilité des œuvres, outre que le critère est établi par une caste de spécialistes qui privilégie les arcanes de son savoir, il implique que ce qui manque à l'homme en société s'avère également durable. Cela ne peut être vrai que partiellement : l'homme mourra toujours, mais le camp de concentration n'apparaît pas s'imposer avec la même nécessité. La littérature parle aussi de ce qui change ou peut changer.

On pourrait s'en remettre à la caste des spécialistes pour qu'ayant retenu les œuvres qu'ils veulent bien lire, œuvres d'autres membres de la caste, ils expliquent leurs propres lectures : c'est là ce qu'on fait dans l'enseignement. Tant que les insatisfactions des spécialistes restent en rapport avec celles d'autres groupes sociaux, le travail peut avoir de l'intérêt. Mais une visée aussi étroite sur la société renseigne bien mal et on peut se demander si les littéraires professionnels ne devraient pas pouvoir rendre compte de ce que lit la majorité. Ce travail se révèle bien entendu délicat, les spécialistes ne sauraient faire qu'ils ne soient spécialistes et que leur goût dont ils sont si fiers ne les égare, car il ne s'agira plus alors de ce qu'ils aiment. Mais c'est justement une marque du véritable scientifique que de savoir tenir compte des distances qui le séparent de son objet d'études. La littérature populaire pose de manière très spécifique une difficulté au spécialiste en ce sens. Le spécialiste se rattache traditionnellement à la classe dominante qui l'achète en le payant mieux que la moyenne. Près du pouvoir, il n'est pas du pouvoir sauf pour une toute petite province : la littérature. Technocrate, il sert ou intrigue, mais ses valeurs ne sont pas celles des classes éloignées du pouvoir. Soit serviteur satisfait de l'état, il propose des valeurs durables, c'est un conservateur, soit intrigant pour mieux se placer, il cherche des appuis dont il profiterait et charge les idéologies montantes de pousser ses intérêts, c'est un opportuniste. Méprisant ou paternaliste, le spécialiste croit que son inaptitude à rendre compte de la littérature de masse s'explique absolument par l'inculture des classes populaires quand il est conservateur ou par leur aliénation quand il est progressiste. Le spécialiste s'inquiète assez peu de son inculture ou de son aliénation personnelles, certain que ce qu'il pense et ce

qu'il croit représente la culture même. Si les croyances, pensées et attitudes communes d'un groupe social définissent assez précisément son idéologie, la « Culture » équivaut à l'idéologie des spécialistes.

Reste pourtant une échappatoire à ce cercle vicieux. On pourrait tenter d'analyser non pas les lectures que font les spécialistes d'une littérature qui ne leur est pas destinée et qu'ils arrivent mal à comprendre, mais bien celles que font les consommateurs eux-mêmes : opération plus difficile, mais plus intéressante. Au lieu d'opérer comme le correcteur de travaux écrits dans l'enseignement qui considère mauvais ce qui ne correspond pas à son système, il s'agirait de maintenir dans leur étrangeté les réactions des lecteurs et de corriger les préjugés des spécialistes.

Voici quelques problèmes qu'on pourrait s'appliquer à résoudre. À quels besoins précis répond la lecture des romans policiers ou de science-fiction ? D'après l'enquête d'Alain Bergeron, aucune variable d'âge, de sexe, de catégorie d'occupations ne semble exercer d'influence appréciable sur la classe des lecteurs concernés. Que peuvent avoir en commun ces lecteurs ? Toutes sortes d'hypothèses peuvent être avancées, mais il faudra pouvoir les vérifier. Pourquoi la majorité des lecteurs préfèrent-ils un récit réaliste ? Ce n'est certes pas que la réalité manque dans leur vie. Pourquoi est-ce plutôt Guy des Cars que tel autre romancier sentimental qui est le plus populaire ? Les intellectuels croient candidement que la littérature de masse se présente comme un ensemble de clichés à reproduire sans variation appréciable d'une fois à l'autre. Les fortunes variables des divers auteurs suffisent pour faire voir que ce n'est là qu'un préjugé parmi d'autres. En littérature populaire non plus, les recettes de fabrication n'expliquent pas tout. Il faut s'y résigner, Agatha Christie ou Guy des Cars s'avèrent tout aussi uniques que Sophocle ou Shakespeare. Ils ne sont pas uniques pour les mêmes gens, voilà tout. Il faut bien se rappeler que les lecteurs de Guy des Cars trouvent aussi qu'« un écrivain c'est un créateur parfois génial, qui voit souvent mieux les choses que les autres hommes<sup>4</sup> ».

*Université Laval*

<sup>4</sup> Bergeron, *op. cit.*, p. 58.